

[f. 104r] <sup>M</sup>Livre second

~~De l'éducation des mœurs et de l'institution dans les trois~~ |~~Que dans chaque~~  
~~gouvernements~~ |~~l'éducation les mœurs et l'institution doivent suivre~~ favoriser les principes  
fondamentaux|

Li

[f. 74r] <sup>M</sup>Livre second troisieme <sup>H</sup>quatrieme

~~De l'éducation dans les divers gouvernements :~~

~~ou loi~~

|<sup>L</sup>Livre quatrieme|

<sup>M</sup>Que les loix de l'éducation doivent suivre le |estre relatives aux| principes des divers  
|chaque| gouvernements divers

---

[f. 75r] <sup>H</sup>Chapitre I<sup>er</sup>

Des loix de l'éducation.

Les loix de l'éducation sont les premieres que nous recevons, et comme elles nous preparent à être citoiens, chaque famille particuliere doit être gouvernée sur le plan de la grande famille qui les comprend toutes.

~~Si cette grande famille à un principe, il faut que chaque~~ |celle-la| |~~Si celle-ci à~~ |<sup>↑</sup>Si le peuple en general ~~ou les familles~~ a un principe, les parties+ qui le [f. 75v] composent [f. 75r] <sup>↑</sup>qui le composent [f. 75v] c'est-a-dire les familles+ <sup>H</sup>l'auront aussi, la|<sup>L</sup>es| famille l'ayant de même, et les loix de l'éducation seront donc differentes dans chaque espece de gouvernement. Dans les monarchies elles auront pour objet l'honneur, dans les republicues la vertu, dans le despotisme la crainte.

---

[f. 76r] <sup>H</sup>Chapitre 2.

De l'éducation dans les monarchies.

Ce n'est point dans les maisons publiques où l'on instruit l'enfance, que l'on reçoit dans les monarchies la principale education. C'est lors que l'on entre dans le monde, que

l'éducation en quelque façon commence. Là est l'école de ce que l'on appelle |l'|honneur, ce maître universel, qui doit par tout nous conduire.

[f. 76v] <sup>H</sup>C'est là que l'on voit, et que l'on entend toujours dire trois choses, qu'il faut mettre dans les vertus une certaine noblesse, dans les mœurs une certaine franchise, dans les manières une certaine politesse.

Les vertus, qu'on nous y montre, sont toujours moins ce que l'on doit aux autres, que ce que l'on se doit à soi-même. Elles ne sont pas tant ce qui nous appelle vers nos concitoyens, que ce qui nous en distingue.

[f. 77r] <sup>H</sup>On n'y juge pas les actions des hommes comme bonnes, mais comme belles, |~~non pas~~ **comme** justes, mais comme grandes, |~~non pas~~ **comme** raisonnables, mais comme extraordinaires<sup>1</sup>.

Dès que l'honneur y peut trouver ~~de la noblesse~~ |quelq; chose de noble|, il est ou le juge qui les rend légitimes, ou le sophiste, qui les justifie.

Il permet la galanterie lorsqu'elle est unie à l'idée du sentiment du cœur, ou à l'idée de conquête ; [f. 77v] <sup>H</sup>et c'est la vraie raison pour laquelle les mœurs ne sont jamais si pures dans les monarchies, **qu'ailleurs**.

Il permet la fourberie<sup>2</sup>, lorsqu'elle est jointe à l'idée de la grandeur de l'esprit ou de la grandeur des affaires, comme dans la politique, dont les ruses ne l'offensent pas.

Il ne défend l'adulation, que lorsqu'elle est séparée de l'idée d'une grande fortune, et n'est jointe qu'au sentiment de sa propre [f. 78r] <sup>H</sup>bassesse.

À l'égard des mœurs, j'ai dit que l'éducation ~~dans~~ |d|es monarchies doit y mettre une certaine franchise. On y veut donc de la vérité dans les discours, mais est-ce par amour pour **elles**<sup>3</sup> ? ~~Non sans doute.~~ |<sup>N</sup>Point du tout.| On la veut parce qu'un homme, qui est accoutumé à la dire, paraît être hardi et libre. En effet un tel [f. 78v] <sup>H</sup>homme semble ne dépendre que des choses et non pas de la manière, dont un autre les reçoit.

C'est ce qui fait qu'autant que l'on y recommande cette espèce de franchise, autant on y méprise celle du peuple, qui n'a que la vérité et la simplicité pour objet.

---

<sup>1</sup> Les corrections de ce paragraphe n'ont pas été prises en compte dans l'imprimé (ce qui peut indiquer que Montesquieu ne les a pas maintenues).

<sup>2</sup> Ce paragraphe a été corrigé par un carton dans l'imprimé.

<sup>3</sup> **Note ajoutée par rapport à l'édition de 2008**

Ce pluriel, qui devient un singulier dans toutes les éditions imprimées à partir de l'édition genevoise de 1748, pose problème : l'idée d'amour de la vérité paraît s'imposer – il s'agirait donc d'une correction légitime du manuscrit, peut-être opérée dès le manuscrit copié en 1747 et envoyé à Genève ; mais la banalité de l'idée pourrait justement inciter à se demander s'il ne s'agirait pas d'une *lectio faciliior*.

Enfin l'éducation dans les monarchies exige dans les manières une certaine politesse. Les hommes [f. 79r]<sup>H</sup>nés pour vivre ensemble sont nés aussi pour se plaire ; et celui, qui n'observeroit pas les bienséances, choquant tous ceux avec qui il vivroit, se decréditeroit au point, qu'il deviendroit incapable de faire aucun bien.

Mais ce n'est pas d'une source si pure, que la politesse a coutume de tirer son origine. Elle naît de l'envie de se [f. 79v]<sup>H</sup>distinguer. C'est par orgueil que nous sommes polis. Nous nous sentons flattés d'avoir des manières, qui prouvent que nous ne sommes pas dans la bassesse, et que nous n'avons pas veçu avec cette sorte de gens, que l'on a abandonné dans tous les âges.

Dans les monarchies la politesse est naturalisée à la cour. Un homme excessivement grand rend tous les autres petits. De là les égards [f. 80r]<sup>H</sup>que l'on doit à tout le monde, de la politesse, qui flatte autant ceux, qui sont polis, que ceux à l'égard de qui ils le sont, parce qu'elle fait comprendre **qu'ils sont** de la cour, ou **qu'ils sont** dignes d'en être.

~~La politesse d'un homme~~ L'air de la cour consiste à quitter sa grandeur propre pour ~~en~~ prendre une ~~grandeur~~ |<sup>N</sup>grandeur| [f. 80v]<sup>H</sup>empruntée. Celle-ci le flatte plus ~~que~~ |un courtisan, que| la sienne même. ~~De là des manières qui y sont conformes et qui se repandent au loin.~~ ↑ Elle donne une certaine modestie superbe, qui se repand au loin, mais dont l'orgueil diminue à |insensiblement<sup>t</sup> à| proportion de la distance où l'on est de la source de cette grandeur.+

On trouve à la cour une délicatesse de goût **dans** toutes choses, qui vient d'un usage **continu, des** superfluités d'une grande fortune, de la variété, et surtout de la lascivité des plaisirs, de la ~~pléi~~ multiplicité<sup>4</sup> des |la confusion même des| phantasies, qui, lorsqu'elles sont agréables, y sont toujours reçues.

[f. 81r]<sup>H</sup>C'est sur toutes ces choses que l'éducation **doit se porter** pour faire ce qu'on appelle l'honnête homme, qui à toutes les qualités et toutes les vertus, que l'on demande dans ce gouvernement.

Là l'honneur se mêlant par tout, entre dans toutes les façons de penser et toutes les manières de sentir et dirige même les principes.

[f. 81v]<sup>H</sup>Cet honneur bizarre fait que les vertus ne sont que ce qu'il veut et comme il les veut. Il met de son chef des règles à tout ce qui nous est prescrit. Il étend ou il borne nos devoirs à sa phantasie, soit qu'ils aient leur source dans la religion, dans la politique ou dans la morale.

---

<sup>4</sup> Mot raturé plusieurs fois ; le choix de la version finale est peu assuré (l'imprimé porte *multiplicité*).

Il n'i à rien dans la monarchie que les loix, la religion et l'honneur [f. 82r]<sup>H</sup>prescrivent tant que l'obeissance aux volontés du prince, mais cet honneur nous dicte que le prince ne doit jamais nous prescrire une action, qui nous deshonne, parce qu'elle nous rendroit incapables de le servir.

**Le brave Grillon** refusa d'assasiner le duc de Guise, mais il offrit à Henri III. de se battre ~~lui~~ contre **lui**.

[f. 82v]<sup>H</sup>Après la S<sup>t</sup> Barthelemy Charles IX. aiant escrit à tous les gouverneurs de faire massacrer les huguenots, le vicomte<sup>(b)</sup> Dorte, qui commandoit dans Bayonne ecrivit au roi : Sire<sup>(a)</sup>, je n'ai trouvé parmi les habitans **et gens** de guerre, que de bons cytoiens, de braves soldats et pas un bourreau : ainsi eux et moi supplions Vôtre Majesté d'employer nos bras et nos vies à [f. 83r]<sup>H</sup>choses faisables. Ce grand et genereux courage regardoit une lâcheté comme une chose impossible.

Il n'i à rien que l'honneur précrive plus a la noblesse, que de servir le prince a la guerre. En effet c'est la profession distinguée parce que ses hazards, ses succès et ses malheurs **mêmes** ~~menent~~ |conduisent| a la grandeur ; mais en imposant cette loi, **il** veut en être [f. 83v]<sup>H</sup>l'arbitre, et, s'il se trouve choqué, il exige, ou permet qu'on se retire chés soi<sup>5</sup>. ~~Il veut qu'on~~

|Il veut qu'on ~~puisse~~ puisse aspirer aux emplois, ou les refuser. Il tient cette liberté au dessus de la fortune même.

L'honneur à donc ses regles supremes, et l'education est obligée de s'y conformer. ~~S~~Les principales sont, qu'il nous est bien permis de faire cas de nôtre fortune, mais qu'il [f. 84r]<sup>H</sup>nous est souverainement deffendu d'en faire aucun de nôtre vie.

La seconde est que, lorsque nous avons été une fois **placé** dans un rang, nous ne devons rien faire, ni souffrir qui fasse voir que nous nous tenons inferieurs a ce rang même.

La 3<sup>e</sup> que les choses, que l'honneur deffend, sont plus [f. 84v]<sup>H</sup>rigoureusement deffendües, lorsque les loix ne s'~~accordent~~ |concourent| point ~~avec lui à le deffendre~~ |a les proscrire|, et que ces ~~choses~~ |lles| qu'il exige sont plus fortement exigées<sup>6</sup> lorsque les loix ~~ne les exigent pas~~ ~~ordonnent pas~~ ne les demandent pas.

(a)<sup>H</sup>Voiés l'Hist. d'Aubigné.

(b)<sup>H</sup>Polit. liv. 1<sup>er</sup>

---

<sup>5</sup> Ici une barre oblique, indiquant sans doute un alinéa ; la correction marque d'ailleurs cet alinéa.

---

<sup>6</sup> En face, une croix biffée, signe que la correction a été effectuée ; le soulignement des mots *exige* et *exigées* est également supprimé, en raison de la suppression de la deuxième répétition.

De l'éducation dans le gouvernement despotique.

Comme l'éducation dans les monarchies ne travaille qu'à élever le cœur, elle ne cherche qu'à l'abaisser dans les états despotiques. Il faut qu'elle y soit servile. Ce sera un bien même dans le commandement de l'avoir eû telle, personne [f. 85v]<sup>H</sup> n'y étant tyran sans y être en même tems esclave.

L'extrême obeissance suppose de l'ignorance dans celui, qui obeit, elle en suppose |<sup>N'</sup> même| dans celui même qui commande. Il n'a à delibérer, à douter, ni à raisonner, il n'a qu'a vouloir.

Dans les états despotiques chaque maison est un empire séparé, l'éducation, qui consiste principalement à vivre avec les autres, y est [f. 86r]<sup>H</sup> donc très bornée. Elle se reduit à mettre la crainte dans le cœur, et à donner à l'esprit la connoissance de quelques principes de religion fort simples. Le sçavoir y sera dangereux, l'emulation funeste |<sup>N'</sup>; ~~et~~ ~~pour~~ |<sup>N'</sup>; et pour| e|les vertus<sup>7</sup> Aristote[m3/1] ne peut croire qu'il y en ait quelqu'une de propre aux esclaves, ce qui borneroit bien l'éducation dans ce gouvernement.

L'éducation y est donc en quelque [f. 86v]<sup>H</sup> façon nulle. Il faut ôter tout **pour** donner quelque chose, et ~~faire~~ com\m\encer par faire un mauvais sujet, **afin** de faire un bon esclave.

**Et** pourquoi l'éducation s'attacheroit elle à y former un bon cytoien, qui prit part au malheur public ? S'il aime|oit| l'etat, il sera|oit| tenté de relâcher les ressorts du gouvernement, s'il ne reussit|ssoit| pas, il se perdra|oit|, s'il reussit|ssoit|, il court|eroit| risque de se perdre lui, le prince, et l'empire.

---

<sup>7</sup> Première rédaction (H) : « [...] funeste pour ces vertus. Aristote [...] » ; seconde rédaction (en fait une correction de N') : « [...] funeste ; et pour les vertus, Aristote [...] ».

Difference des effets de l'education chés les anciens et parmi nous.

La plupart des peuples anciens vivoient dans des gouvernemens, qui ont la vertu pour principe et lors qu'elle y étoit dans sa force, on y faisoit des choses, que nous ne voions plus aujourd'hui, et qui etonnent nos petites ames.

[f. 87v]<sup>H</sup> Leur education avoit un autre avantage sur la nôtre. Elle n'étoit jamais dementie. Epaminondas la dernière année de sa vie disoit, écoutoit, voioit, faisoit les mêmes choses, que dans l'âge, où il avoit commencé d'être instruit.

Aujourd'hui nous recevons trois educations differentes ou contraires ; celle de nos peres, celle de nos maîtres, celle du monde. ~~Ce qu'on~~ <sup>N</sup>Ce qu'on nous dit dans la [f. 88r]<sup>H</sup> ~~derrière tout le contraire de ce~~ ~~autre chose que l'on nous avoit dit dans les~~ ~~derrière~~ renverse toutes les idées des premières. Cela vient en ~~quelq.~~ partie du contraste, qu'il y a parmi nous entre les engagements de la religion et ceux du monde, chose que les anciens ne connoissoient pas.

---

De l'éducation dans le gouvernement republicain.

C'est dans le gouvernement republicain que l'on a besoin de toute la puissance de l'éducation. La crainte des gouvernemens despotiques naît d'elle même parmi les menaces et les chatimens. L'honneur des monarchies est favorisé par les passions, et les favorise a son tour. Mais la vertu est un renoncement a soi même, qui est [f. 89v]<sup>H</sup>toujours une chose ~~penible~~ tres penible<sup>8</sup>.

On peut definir cette vertu l'amour des loix et de la patrie, cet amour demandant une preference continuelle de l'interêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulieres. Elles ne sont que cette preference. ~~Cet amour est~~

|<sup>L</sup>C'est<sup>9</sup> amour est| singulierement affecté aux democraties. Dans elles seules le gouvernement est confié a chaque cytoien. Or le gouvernement est, comme toutes les choses du monde, pour le conserver, il [f. 90r]<sup>H</sup>faut l'aimer.

On n'à jamais oui dire que les rois n'aimassent pas la monarchie, et que les despotes haissent le despotisme.

Tout depend donc d'establir dans la republique cet amour. Et c'est à l'inspirer, que l'éducation doit être attentive, |mais| pour que les enfans puissent l'avoir, il y à un moien sûr, c'est que les peres l'aient eux mêmes.

On est ordinairement le maître [f. 90v]<sup>H</sup>de donner a ses enfans ses connoissances. On l'est encore plus de leur donner ses passions.

Si cela n'arrive pas c'est que ce qui à été fait dans la maison paternelle, est détruit par les impressions du dehors.

Ce n'est **jamais** le peuple naissant qui dégénere. Il ne se perd que lorsque les hommes faits sont déjà corrompus.

---

<sup>8</sup> L'alinea est expressément indiqué par la main N'.

<sup>9</sup> Lire *cet*.

De quelques institutions des Grecs.

Les anciens Grecs pénétrés de la nécessité que les peuples, qui vivoient sous un gouvernement populaire, fussent élevés à la vertu, firent pour l'inspirer des institutions singulieres. Quand vous voiez dans la vie de Licurge les loix, qu'il donna aux Lacedemoniens, vous [f. 91v]<sup>H</sup> croiez lire l'histoire des Sevarambes, les loix de Crète estoient l'original de celles de Lacedemone, et celles de Platon en étoient la correction.

Je prie qu'on fasse un peu d'attention à l'étendue de genie qu'il fallut a ces legislatureurs pour voir qu'en choquant tous les usages reçus, en confondant toutes les vertus, ils montreroient a l'univers leur sagesse. Licurge mêlant le larcin avec l'esprit de justice, le plus dur esclavage avec [f. 92r]<sup>H</sup> l'extrême liberté, les sentimens les plus atroces avec la plus grande moderation, donna de la stabilité a sa ville. Il sembla lui ôter toutes les ressources, les arts, le commerce, l'argent, ses murailles. On y a de l'ambition sans esperance d'être mieux. On y a des sentimens naturels, et on n'y est ni enfant, ni mari, ni pere. La pudeur même est ôtée a la chasteté. C'est par ces chemins que Sparte est menée à la grandeur et a la gloire, mais avec une telle infallibilité de [f. 92v]<sup>H</sup> ses institutions, qu'on n'obtenoit rien contre elle en gagnant des batailles<sup>(a)</sup>, si on ne parvenoit a lui ôter sa police<sup>10</sup>.

La Crète<sup>(b)</sup> et la Laconie furent gouvernées par ces loix. Lacedemone ceda la dernière aux Macedoniens et la Crète<sup>(b)</sup> fut la dernière aux proies des Romains<sup>(b)</sup>. Les Samnites eurent ces mêmes institutions et elles furent pour ces mêmes Romains le sujet de vingt quatre triomphes<sup>(c)</sup>. Cet extraordinaire que l'on voit dans les institutions de la Grece nous [f. 93r]<sup>H</sup> avons vu dans la lie<sup>(d)</sup> et la corruption de nos tems modernes un legislatureur honnête homme à formé un peuple où la probité paroît aussi naturelle, que la bravoure chés les Spartiates.

M. Pen est un veritable Licurge et quoique le premier ait eû la paix pour objet comme l'autre a eû la guerre, ils se ressemblent dans la voie singuliere, ou ils ont mis leurs peuples, dans l'ascendant, qu'ils ont eû sur des hommes libres, dans les prejugués, qu'ils [f. 93v]<sup>H</sup> ont vaincu, dans les passions qu'ils ont soumis<sup>(e)</sup> es.

Le Paraguai peut nous fournir un autre exemple. On a voulu en faire un crime a la société, qui regarde le plaisir de commander comme le seul bien de la vie, mais il sera toujours beau de gouverner les hommes en les rendant<sup>(e)</sup> plus heureux.

Il est glorieux pour elle d'avoir été la première, qui ait montré dans ces contrées l'idée de la religion jointe a celle de la liberté, l'humanité, en réparant les [f. 94r]<sup>H</sup> devastations des

Espagnols, elle a commencé **de** guerir une des grandes plaies, qu'ait encore reçu le genre humain.

**Le** sentiment exquis **qu'à cette société** pour tout ce qu'elle appelle honneur, ~~la gloire qu'elle eroit être la lumière du christianisme~~, son zèle pour une religion, qui humilie bien moins |plus| ceux, qui ~~la prêchent~~, |l'écoutent| que, ceux qui |la| ~~écoutent~~ |prêchent|, lui ont fait entreprendre de grandes choses, et elle y à **reussie**.

[f. 94v] <sup>H</sup>Elle a retirée des bois des peuples dispersés, elle leur à donné une subsistance assurée, elle les à vetue|s|, et quand elle n'aurait fait par là qu'augmenter l'industrie parmi les hommes, elle aurait beaucoup fait.

Ceux, qui ~~feront~~ <sup>L</sup>voudroient |<sup>N</sup>voudront| faire+ des institutions pareilles, ~~doivent établir~~ |<sup>L</sup>établiront| la communauté des biens de la Republique de Platon, ce respect, qu'il [f. 95r] <sup>H</sup>demandoit pour les dieux, cette separation d'avec les étrangers pour la conservation des mœurs, |et surtout| ~~enfin l'interdiction du commerce entre les hommes en conservant celui des choses~~<sup>(a)</sup> <sup>H</sup>|s| faut leur donner |auront| |et par là ils donneront|+ **la** cité<sup>(f)</sup> <sup>12</sup> **fera** le commerce et non pas les citoyens **et par là** ils donneront+ nos arts sans nôtre luxe et nos besoins sans nos desirs.

Il|s| ~~faut proscrire~~ |<sup>L</sup>proscriront| l'argent, ~~dont~~ |<sup>L</sup>le malheureux| l'effet |<sup>N</sup>dont l'effet **malheureux** est de grossir la fortune des hommes au-delà des [f. 95v] <sup>H</sup>bornes que la nature y avoit mises, **de donner des moiens pour** conserver inutilement ce qu'on avoit amassé de même, de multiplier à l'infini les desirs et de suplérer ~~malheureusement~~ à la nature, qui nous avoit donné des moiens très bornés ~~pour~~|d'|irriter nos passions et |de| nous corrompre les uns les **autres**.

(a) <sup>H</sup>~~Entre plusieurs actes de cruauté que Philæpomen fit aux~~ |contraignit les| Lacedemoniens ~~il les~~ ~~contraignit~~ d'abandonner la maniere de nourrir leurs enfans sachant bien que sans cela ils n'auoient ~~jamais le coeur bas ni petit~~, <sup>H</sup>|toujours une ame grande et d|~~la fierté~~ |le coeur aussi petit le coeur haut+ Plut. Vie de Philæp. [3 mots barrés non déchiffrés] <sup>L</sup>voyez Tite Live, livre 38

<sup>H</sup>~~Antipater apres la victoire leur aiant demandé 50 de leurs enfans, ils le refuserent parce qu'ils ne pouvoient pas les elever dans la discipline de leur país. Si tu nous commandes des choses plus dures, que la mort nous mourrons plus aisement Plut. Dits not. des Laeed.~~

<sup>10</sup> Les deux versions supprimées de la note sont peu lisibles, intercalées entre les lignes biffées de la note précédente.

<sup>11</sup> En marge, appel à correction (sans doute parce que l'expression était peu claire) biffé.

<sup>12</sup> Dans l'imprimé, l'ensemble de cette note passe dans le texte, et constitue le paragraphe final du chapitre.

(b) <sup>L</sup> Strabon nous dit qu'il fallut trois ans pour les subjuguier ainsi ils résisterent plus que les plus grands roys

{<sup>L</sup> Ils défendirent pendant trois ans leurs loix et leur liberté. voyez Strabon... Ils firent plus de résistance que les plus grands roys}

<sup>L</sup> Elle défendit pendant trois ans ses loix et sa liberté **voyez Strabon**... Elle fit plus de résistance que les plus grands roys

(c) <sup>H</sup> Florus lib. 1<sup>er</sup>

(d) <sup>H</sup> In foece Romuli Cicer.

(e) <sup>H</sup> Les Indiens du Paraguay ne dependent point d'un seigneur particulier, ne paient qu'un cinquieme des **tributs, ont** des armes a feu pour se deffendre.

(f) {<sup>H</sup> Autrefois les Epidamniens sentant leurs mœurs se corrompre par leur communication avec les Barbares, élurent un magistrat pour faire tous les marchés au nom de la cité, et pour la cité. Plut. Moral. Des choses grecques.} <sup>L</sup> Pour lors le commerce ne corrompt pas la constitution et la constitution ne prive pas ~~l'état~~ la société des avantages du commerce

---

[f. 96r] <sup>H</sup> Chapitre 7<sup>e</sup>

En quels cas ces institutions singulieres peuvent être bonnes<sup>13</sup>.

Ces sortes d'institutions ~~ne conviennent que~~ |peuvent convenir| dans les republicues, ~~où il faut que les hommes soient~~ |y doivent être| vertueux. |parce que la vertu en est le principe|. Car, ~~comme nous venons de dire,~~ |mais mais| pour **les** porter à l'honneur dans les monarchies, ou **leur** inspirer |de| la crainte dans les états despotiques, il ne faut pas [f. 96v] <sup>H</sup> tant de soins.

Elles ne peuvent d'ailleurs avoir lieu que dans un petit état<sup>(a)</sup>, ~~car elles exigent~~ |<sup>N</sup> ou l'on peut donner| une éducation generale, ~~il faut~~ |<sup>L</sup> elles demandent| qu'on |<sup>N</sup> et| eleve|r| tout un peuple comme une famille.

Les loix de Minos, de Licurge, et de Platon, supposent une attention singuliere de tous les cytoiens les uns sur les autres. On ne peut ~~esperer~~<sup>14</sup> |le se promettre| cela dans la confusion, dans les negligences, dans l'étendue des [f. 97r] <sup>H</sup> affaires<sup>(b)</sup> d'un grand peuple<sup>15</sup>.

**Pour ces institutions** il faut, comme **l'on à** dit, banir **l'argent**, mais dans les grandes societés le nombre, la variété, l'embaras, l'importance des affaires, **la lenteur des échanges, la facilité des achats,** demandent une mesure commune ; pour porter par tout sa puissance, ou la

---

<sup>13</sup> Toutes les corrections du feuillet 96r sont de N' ; pour alléger la présentation, nous ne les distinguons pas par un identifiant.

<sup>14</sup> En marge, appel à correction biffé.

<sup>15</sup> La remarque de la note ne semble pas venir des *Geographica*.

deffendre par tout, il faut avoir ce à [f. 97v] <sup>H</sup>quoi les hommes ont ~~attaché partout la puissance.~~ **partout attaché** la puissance.

(a) <sup>H</sup>Comme étoient les villes de la Grece.

(b) {<sup>H</sup>Aussi lorsque les fondateurs du Paraguay observent qu'une de leurs peuplades se grossit trop, font ils d'abord une colonie}

---

[f. 98r ] <sup>H</sup>Chapitre 8<sup>e</sup>

Explication d'un paradoxe des anciens par rapport aux mœurs.

Polibe, le judicieux Polibe nous dit que la musique étoit nécessaire pour adoucir les mœurs des Arcades, qui habitoient un païs, où l'air est triste et froid, que ceux de Cynete, qui negligèrent la musique surpasserent en cruauté tous les Grecs, et qu'il n'y a point de ville, où l'on ait vû [f. 98 v] <sup>H</sup>tant de crimes. Platon ne craint point de dire que l'on ne peut faire de changement dans la musique, qui n'en soit un dans la constitution de l'état. Aristote, qui semble n'avoir fait sa politique, que pour opposer ses sentimens a ceux de Platon, est pourtant d'accord avec lui sur la puissance ~~de~~ |que| la musique |à| sur les mœurs<sup>16</sup>. Theophraste, ~~tous les anciens ont~~ Plutarque<sup>(a)</sup>, tous les anciens ont pensé de même. Ce n'est point une opinion jettée<sup>(b)</sup> sans reflection, c'est un [f. 99r] <sup>H</sup>des principes<sup>(c)</sup> de leur politique. C'est ainsi qu'ils donnoient des loix, c'est ainsi qu'ils vouloient **que l'on** gouvernât les cités.

Je crois que je pourrois expliquer ceci. Il faut se mettre dans l'esprit que dans les villes grecques, surtout celles qui avoient pour principal objet la guerre, tous les travaux, et toutes les professions, qui pouvoient conduire à gagner de l'argent, étoient regardées comme indignes d'un homme [f. 99v] <sup>H</sup>libre. La plupart des arts, dit Xenophon<sup>(d)</sup>, corrompent les corps de ceux qui les exercent, ~~les contraignant de s'asseoir~~ ↑il|s| ~~faut qu'ils soient~~ **les** obligent de s'asseoir+ a l'ombre ou auprès du feu. On n'a de tems ni pour ses amis, ni pour la republique. Ce ne fut que dans la corruption de quelques democraties que les artisans parvinrent à être cytoiens, c'est ce qu'Aristote<sup>(e)</sup> nous apprend, et il soutient qu'une bonne republique ne leur donnera jamais<sup>(f)</sup> le droit de cité.

[f. 100r] <sup>H</sup>L'agriculture étoit encore une profession serville et ordinairement c'étoit quelque peuple vaincu, qui l'exerçoit. Les Elotes chez les Lacedemoniens, les Perieciens chés les Crétois, les Penestes ches les Thessaliens, d'autres<sup>(g)</sup> peuples esclaves dans d'autres republiques. ~~Nous avons encore une image de cette sorte de servitude en Pologne, en Hongrie,~~

en Bohême et dans quelques parties de l'Allemagne, où la nation subjuguée a été condamnée a l'agriculture.

[f. 100v] <sup>H</sup>Enfin tout bas commerce<sup>(h)</sup> étoit infame ches les Grecs. Il auroit fallu qu'un cytoien eut rendu des services a un esclave, a un locataire, à un étranger. Cette idée choquoit l'esprit de la liberté grecque. Aussi Platon<sup>(i)</sup> veut il dans ses Loix qu'on punisse un cytoien, qui feroit le commerce.

On étoit donc fort embarrassé dans les republics grecques. On ne vouloit<sup>(j)</sup> pas que les cytoiens travaillassent au commerce, a l'agriculture **et** aux arts, **et** on [f. 101r] <sup>H</sup>ne vouloit **pas** **qu'**ils fussent oisifs, ils **trouvoient** une occupation dans les exercices qui dependoient de la gymnastique et dans ceux, qui avoient<sup>(k)</sup> du rapport a la guerre. L'institution ne leur en donnoit point d'autres. Il faut donc regarder les Grecs comme une société d'athelètes ~~et de gladiateurs.~~ |<sup>l</sup>et de combattans| Or ces exercices si propres a faire des gens durs, **rudes** et sauvages<sup>(l)</sup> avoient besoin d'être temperés par d'autres qui pussent adoucir les [f. 101v] <sup>H</sup>mœurs. La musique, qui tient a l'esprit par les organes du corps, étoit très propre a cela. **Elle** est un milieu entre les exercices du corps, qui rendent les hommes rudes, et les sciences de speculation, qui les rendent sauvages. **Ce n'étoit point** que la musique inspirât la vertu. Cela seroit inconcevable. Mais elle empêchoit l'effet de la ferocité de l'institution, et faisoit que l'ame avoit dans l'éducation une part, qu'elle n'<sup>y</sup> auroit point eüe.

[f. 102r] <sup>H</sup>Je suppose qu'il y ait parmi nous une société de gens si passionés pour la chasse, qu'ils s'en occupassent uniquement. Il est sûr qu'ils en contracteroient une certaine rudesse. Si **les** mêmes gens venoient a prendre encore du goût pour la musique, on trouveroit bientôt de la difference dans leurs manieres **et leurs** mœurs. Enfin les exercices des Grecs n'excitoient en eux, qu'un genre [f. 102v] <sup>H</sup>de passions, la rudesse, la colere, la cruauté. La musique les excite toutes, et peut faire sentir à l'ame la douceur, la pitié, la tendresse, le doux plaisir. Nos auteurs de morale qui parmi nous proscrivent si fort les theatres, nous font assés ~~bien~~ sentir ~~le bien~~ |<sup>m</sup>que| |le pouvoir que| la musique agit |à| sur nos ames<sup>17</sup>.

Si à la société, dont j'ai [f. 103r] <sup>H</sup>parlé, on ne donnoit que des tambours et des airs de trompette, n'est il pas vrai que l'on parviendroit moins a son but, que si **on leur** donnoit une musique tendre. Les anciens avoient donc raison, lorsque dans **des** circonstances ils preferoient pour les mœurs un **certain** mode a un autre.

---

<sup>16</sup> Les corrections de cette phrase n'ont pas été prises en compte dans l'imprimé (voir ci-dessus note 1).

<sup>17</sup> En marge, appel à correction, biffé sans doute en raison de la suppression d'une des occurrences de *bien* (celles-ci ne sont pourtant pas soulignés).

Mais dira-t-on : pourquoi choisir la musique par preference ? C'est que de tous les plaisirs des [f. 103v] <sup>H</sup>sens il n'i en à aucun, qui corrompe moins l'ame. Nous rougissons de lire dans Plutarque<sup>(m)</sup> que les Thebains pour adoucir les mœurs de leurs jeunes gens, établirent par les loix un amour, qui devoit être proscript par **celles de tous les peuples** du monde.

(a) <sup>H</sup>Vie de Pelopidas.

(b) {<sup>H</sup>Les législateurs chinois l'ont eû co\mm\le les Grecs, ils ne se sont pourtant pas copiés.}

(c) <sup>H</sup>Platon lib. 4. des Loix dit que les prefectures de la musique et de la gymnastique sont les plus importans emplois de la cité, et dans sa Rep: liv. 3. Damon vous dira, dit-il, quels sont les sons capables de faire naître la bassesse de l'ame, l'insolence et les vertus contraires.

(d) <sup>H</sup>L. 5. |Dits| memorab.

(e) <sup>H</sup>Polit l. 3. ch. 4.

(f) ~~<sup>H</sup>A Dyrrachium, dit Arist. Rep |Pol. ch. 7. les artisans étoient esclaves du public et Diophante l'établit autrefois ainsi à Athenes.~~

Diophante, dit Arist. Polit. ch. 7. établit autrefois à Athenes que les esclaves |artisans| seroient esclaves du public.

(g) ~~<sup>H</sup>Aussi Platon dans ses Loix veut il que les esclaves cultivent les terres l. 7 aussi bien qu'Aristote. Rep. ch. 10~~

~~<sup>H</sup>Aussi Platon et Aristote veulent ils que les esclaves cultivent les terres l. 7. des Loix. |Polit. l. 7. ch. 10. de la Politique.~~

<sup>H</sup>Aussi Platon et Aristote veulent-ils que les esclaves cultivent les terres Loix l. 7. Polit. l. 7. ch. 10.

Il est vrai que l'agriculture &c<sup>18</sup>

Il est vrai que l'agriculture n'étoit pas par tout exercée par des esclaves, au contraire, co\mm\le dit Aristote, les m[e]illeures republics étoient celles où les cytoiens s'y attachoient, mais cela n'arriva que par la corruption des anciens gouvernemens **dans les democraties, car autrefois tout étoit aristocratie chés les Grecs.**

(h) <sup>H</sup>Cauponatio.

(i) <sup>H</sup>L. 11<sup>19</sup>.

(j) <sup>H</sup>Arist. Rep: Pol. Liv. 10.

(k) <sup>H</sup>Ars corporum exercendorum gymnastica, variis certaminibus terendorum pædotribica Arist. Pol. l. 8. ch. 3.

(l) <sup>H</sup>Aristote dit que| les enfans des Lacedemoniens qui commençoient ces exercices dès l'âge le plus tendre, en contractoient trop de ferocité, ~~selon Arist~~

---

<sup>18</sup> L'expression sert de raccord avec le paragraphe suivant, recopié au-dessous de la première version (biffée) de la note.

(*m*)<sup>H</sup>Vie de Pelopidas.

---

<sup>19</sup> La note de l'imprimé porte par erreur *II* (c'est bien au livre XI, chap. 4, des *Lois* que renvoie la note) ; voir un autre exemple de confusion entre chiffres romains et chiffres arabes au livre V, chap. 13.